

et, posant la main sur l'eau, il dit : « Je désire qu'une terre relie cette île au continent. » Aussitôt une langue de sable sortit de la mer, et forma une sorte de route sur laquelle il put marcher à pied sec¹.

Les monticules des dunes sont souvent en forme de cônes et ressemblent assez à de gigantesques tas de blé vanné. Il est vraisemblable qu'ils ont des noms en rapport avec cet aspect, et que la légende qui suit, inspirée par cette assimilation, se retrouve ailleurs que sur le littoral du Finistère. On dit à Portzall que des fées, ayant commis un meurtre, furent condamnées, pour l'expiation, à aller chercher du sable dans la mer et à en compter les grains, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à un chiffre que l'imagination peut à peine concevoir. Les monticules entre Portzall et Lampaul représentent le tas que chaque fée eut à compter². La légende d'après laquelle le cône le plus considérable des « mielles de Paramé » ne serait autre chose que la bosse enlevée, dans des circonstances qu'on lira plus loin, à une couturière contrefaite, par des fées dont elle avait complété la chanson, ne doit, malgré son apparence populaire, être considérée que comme un épisode imaginé par l'auteur et ajouté à cette légende des fées danseuses qui était autrefois racontée à Saint-Malo³. Ainsi qu'on l'a vu, p. 60, la mer en se retirant après avoir englouti une forêt, laissa sur le rivage l'épaisse couche de sable qui forme les dunes de Saint-Briac.

En raison de leur isolement, ces petits déserts de sable passent pour être, surtout à certaines heures, le domaine d'êtres surnaturels. A Guernesey les dunes et les hougues, petits monticules de sable qu'on appelle hoguettes en Haute-Bretagne, étaient le rendez-vous favori de toutes les fées de l'île ; celles du Creux des fées sortaient, la nuit de la pleine lune, de leur grotte pour danser sur les dunes qui avoisinent la baie du Vazon⁴. Les mielles de la Hoguette, près de Paramé, étaient la salle de bal des fées du voisinage qui, jadis, y venaient tous les soirs former des rondes. Elles avaient un refrain très court, et peu varié puisqu'elles répétaient toujours en dansant :

Vendredi,
Samedi,
Et dimanche !

une couturière bossue qui avait entendu dire qu'elles danseraient jusqu'à la fin du monde si elles n'arrivaient pas à trouver une finale à leur couplet, entra un soir dans leur ronde et eut l'idée de le compléter en disant⁴ :

1. Paul Sébillot. *Petite Légende dorée*, p. 26.

2. Paul Sébillot. *Légendes de la Mer*, t. I, p. 243.

3. E. Herpin. *La côte d'Émeraude*, p. 186.

4. Edgar Mac Culloch, in *Revue des Trad. pop.*, t. IV, p. 405, t. III, p. 482.

Et dimanche,
Et lundi !

Les fées en furent si ravies que, pour la remercier, elles lui enlevèrent sa bosse ¹.

Tout près du bourg d'Ars-en-Ré s'élèvent des dunes, hautes parfois d'une quinzaine de mètres ; c'est sur leurs sommets, appelés les *Peux* ou Puys (monticules) de la Combe à l'eau, que résidaient jadis les Foïs, petits hommes minuscules comme les Fions des grottes de la Haute-Bretagne ; on croyait encore, il y a une trentaine d'années, à leur existence, et les restes d'habitations, les pierres calcinées que l'on rencontrait en remuant les sables passaient pour les débris de leurs demeures ². A Audierne les Corriks, auxquels on attribue la construction des dolmens, habitaient les dunes, aussi bien que les landes ³.

Des lutins s'amusaient à étaler sur les « mielles » de la baie de Saint-Malo des objets qui brillaient comme de l'or et ressemblaient à des pièces frappées ; si on s'approchait pour les ramasser, on ne voyait plus que de simples coquilles ⁴. Aux environs du Cap Sizun des lutins, différents des Corriks, se promenaient le soir sur les landes et sur les dunes en prenant l'apparence de feux errants. Si quelqu'un avait l'imprudence de les appeler, ils accouraient aussitôt pour se battre avec lui. A Kelaourou, en face de l'île de Sein, les Begou-Noz sont des feux qui voltigent et parlent ; mais ils répètent toujours les paroles qu'ils entendent ⁵.

Les dunes de Normandie sont aussi hantées par des êtres surnaturels. Les muletiers qui traversaient celles de la Manche rencontraient le Moine trompeur, qui assis sur une pierre, montrait des piles d'or et proposait au passant de lui jouer son âme ; il avait des cartes qui gagnaient toujours ⁶. A Carteret était un esprit qu'on appelait le Criard. La veille de quelque tempête, un homme dont personne n'a jamais vu le visage, enveloppé d'un manteau brun, et monté sur le dos nu d'un cheval noir, à tous crins, parcourait les mielles et les rochers, en les emplissant de cris sinistres. Ni sable mouvant ni varech glissant, ni fosse d'eau, ni pic de rochers n'arrêtaient le vagabondage rapide de cet homme et de son cheval noir, dont les fers, rouges comme s'ils sortaient d'une forge infernale, ne s'éteignaient pas dans l'eau qui grésillait et qui fumait noircie, longtemps après qu'ils l'avaient traversée ⁷.

1. E. Herpin. *La côte d'Émeraude*, p. 183-186.

2. Daniel Bellet, in *Rev. des Trad. pop.*, t. V, p. 109.

3. H. Le Carguet. *L'occupation néolithique du Cap Sizun*, p. 16.

4. Paul Sébillot. *Légendes de la Mer*, t. I, p. 278.

5. H. Le Carguet, in *Rev. des Trad. pop.*, t. VI, p. 656.

6. E. Souvestre. *Les Derniers paysans*, p. 79.

7. Barbey d'Aurevilly. *Une vieille maîtresse*. Paris, 1858, in-12, p. 233-234.